

Chapitre 1

Les diamants débarquèrent de l'avion de la Suriname Airways en provenance de Belém le 27 mai vers une heure trente du matin, avec six heures de retard. La valise de faux cuir brun qui les contenait ne payait pas de mine, mais une petite chaîne d'acier brillant la reliait au poignet de son accompagnateur, signe certain que celui-ci lui accordait une certaine importance.

Bien sûr, la valise ne contenait pas que des diamants : il y avait surtout des pierres de couleur originaires du Brésil, dont quelques émeraudes d'un joli prix, et une rangée de pépites de taille et de formes intéressantes, mais l'essentiel de sa valeur venait d'un lot d'une douzaine de diamants dont l'origine n'était pas forcément celle indiquée sur les certificats qui les accompagnaient, mais ceci est une autre histoire et qui ne nous retiendra pas.

L'homme que la chaîne attachait à la valise était jeune et élégant, d'un type humain parfaitement indéterminé, et donc d'une nationalité invérifiable au regard du policier (comme de l'ethnologue) le plus imaginaire. Il se rendit d'un pas ferme, comme s'il avait l'habitude des lieux vers les bureaux de la douane, où il présenta un passeport brésilien, qui fut étudié avec soin avant d'être accepté, et il fut admis dans un autre bureau intérieur où ce genre particulier d'importation recevait les attentions qu'il méritait. Cela ne prit que quelques heures, car la marchandise était on ne peut plus en règle, et son nouveau propriétaire légal était venu lui-même la chercher avec toutes les garanties exigées. Il était cinq heures quarante-cinq quand la valise, qui avait changé de poignet, put quitter l'aérogare de Cayenne-Rochambeau, à bord d'une Renault Clio blanche mais pas très propre, qui attendait juste en face de la sortie des passagers, en accord avec la police, dont la complicité est en principe nécessaire pour stationner à cet endroit. A six heures dix, à l'heure où le soleil prenait son élan juste sous l'horizon, la valise, toujours au même poignet gauche, descendait de voiture devant une

grande bijouterie du centre de Cayenne. Elle n'avait que deux mètres à faire pour passer de la voiture à la boutique, mais elle ne les fit pas. Elle était à peine sortie de la voiture qu'elle se trouva face à face avec le canon scié d'un fusil de chasse Remington calibre douze, et là, quelqu'un s'irrita de ce que la chaîne qui la reliait au poignet avait une serrure dont la clef n'était pas immédiatement disponible. Si bien que, pendant que d'autres fusils agitaient leur canon en tous sens pour faire respecter l'ordre et la paix indispensables, le poignet fut tout simplement tranché d'un coup de sabre, ce qui bien sûr provoqua un hurlement qui attira l'attention des très rares passants de cette heure matinale, mais ils ne virent rien d'autre que deux voitures qui démarraient en trombe, devant deux hommes dont l'un perdait son sang et hurlait à pleins poumons.

Précisons que la main coupée fut laissée sur place, et que les pompiers, qui arrivèrent les premiers sur les lieux bien que le commissariat de police fut tout proche, eurent la bonne idée de la ramasser et de la confier à l'hôpital, et que finalement des chirurgiens de Lyon parvinrent à la remettre plus ou moins en place, ce qui leur valut les honneurs de la presse internationale. Cette main devait redevenir presque opérationnelle une bonne année plus tard, mais manifesta toujours une profonde répugnance pour les poignées de valise, en dépit de traitements psychologiques prolongés et coûteux.